

ENIS BATUR

Route serpentine

traduit du turc par Catherine Erikan

ACTES SUD

À VAU-L'EAU

L'hiver 2010-2011 s'est passé péniblement à ma table de travail : Je traînais aux pieds mon livre comme un boulet, envahi par l'angoisse qu'il m'attire vers l'abîme. J'ai fait une pause au début du printemps, me suis occupé d'autres textes et suis sorti un peu. À la mi-avril, Armağan Ekici m'a appelé d'Amsterdam. Il était sur le point de terminer la traduction d'*Ulysse* et il semblait ne pas être en meilleure situation que moi. Le soir du 24 avril, nous nous sommes retrouvés sur la place de la Contrescarpe. La seule raison pour moi d'avoir choisi ce point de rencontre était que la maison dans laquelle Joyce avait trouvé refuge pour terminer son roman était à deux pas : Larbaud, s'étant éloigné pour un certain temps de sa maison, située à l'extrémité d'une longue ruelle qui partait de la rue principale, avait laissé sa clef à l'écrivain dont il connaissait les problèmes de logement et, un ou deux ans auparavant, une plaque de marbre avait été apposée à l'entrée de la maison, auprès de la grille extérieure ; c'est sous cette plaque que j'ai photographié Armağan. Ensuite, nous sommes descendus ensemble vers la place Monge pour y passer une longue soirée. Lorsque, la semaine suivante, je suis passé au bureau de la SNCF pour prendre un

billet pour Lille, j'ai choisi *au hasard* un jour sur le calendrier que tendait devant moi l'employé. En me décidant pour le 16 juin 2011 au matin, qu'on le croie ou non, je n'étais pas conscient de cet étrange concours de circonstances : J'avais fait coïncider le jour de mon voyage avec Bloomsday^{1*}. Bien que nous soyons sortis tôt de la maison, nous avons réussi à rater le train. Nous avons gagné Lille par le suivant et, de là, cela nous a pris dix minutes pour arriver à Villeneuve-d'Ascq. Sur le vaste espace vert, situé entre un bois touffu et la longue et mince silhouette du musée d'Art moderne, avaient été installées, à bonne distance l'une de l'autre, les hautes statues de Picasso et de Calder. Lorsque l'employée derrière le guichet de la billetterie m'a demandé, peut-être parce que nous parlions entre nous, d'où nous venions, j'ai répondu : "d'Istanbul". "Vous êtes les premiers venus de Turquie" a-t-elle répliqué. Nous ne devions pas être les derniers.

* Le lecteur trouvera les notes à la fin du volume, p. 213.

La superstition, c'est le pays qui, pour le moins, donne le frisson. J'ai beaucoup de respect pour la manière de penser rationnelle que la conception des Lumières a attisée, d'après laquelle la science pourra, avec le temps, tout expliquer ; il est, cependant, très difficile pour un poète de s'y *limiter* : Je suis convaincu qu'une sensibilité particulière oriente un jeune vers la poésie, vers l'écriture poétique et ensuite le pousse à *devenir* poète et j'envisage pleinement que l'on me considère comme étant dans l'erreur à ce sujet. Il ne fait pas de doute qu'avec l'âge la situation et l'attitude changent d'axe : La part du labeur, de la patience, du contrôle, du franchissement des mesures et du processus de limitation de la démesure s'accroît, la force latente de la superstition se retranche dans un abri, elle ne disparaît peut-être pas tout à fait, mais elle se recroqueville dans son coin en se contentant de revenir de temps en temps à l'attaque.

Lorsque l'une de ces attaques se produit, naissent un flux et un reflux émotionnels qui plongent la personne dans un dilemme, confrontée à l'enchaînement des coïncidences. Je ne me souviens plus quand j'ai entendu parler, pour la première fois, de

l'existence de Wölflî. En 2003, au moment où j'ai décidé de me rendre à Lausanne, dans le but de voir, de mes propres yeux, ses œuvres, j'étais sur le point de bâtir le cadre de *Navette*. C'est un texte qui a progressé très lentement, l'achever a nécessité sur une période de cinq ou six ans, conditions qui permettent à la *relation* de se renforcer et font gagner de la concentration ; c'est avec un regard plus froid et une approche plus mesurée qu'on la traite. Spécialement, si l'on a dépassé l'âge d'être envoûté par les excentricités, on ne se laisse pas captiver par des fables et on garde en soi le souci de la juste position. Du début jusqu'à la fin, *Navette* n'a pas fait naître en moi le moindre mouvement de superstition et lorsque celle-ci a commencé, le livre était déjà en circulation.

À l'automne de 2009, durant les jours où tombait la première semence de ce livre, nous étions à Heidelberg. La veille de notre retour à Paris, tandis que nous marchions au bord du Neckar, j'appris par une annonce écrite à la main, collée sur un poteau électrique, que les Wölflî de la collection Prinzhorn étaient exposés. Cette annonce, rencontrée par une occasion entièrement fortuite, fut la cause pour moi d'un moment quasiment de peur : En effet, c'était moi qui étais allé vers Wölflî en 2003 et voilà que j'étais maintenant habité par le tourment de penser qu'en cet automne 2009 c'était lui qui venait vers moi ! Le lendemain était un dimanche. C'était le jour prévu pour notre retour à Paris. Je me précipitai, tôt le matin, vers la clinique, tandis que mon poul battait à tout rompre, j'arpentai les salles d'exposition et, derechef, retournai au centre-ville. Vers midi, nous quittâmes Heidelberg. Je ne parlai guère

tout au long du chemin : *Manège* s'était mis à tourner dans ma tête – le lendemain matin, à ma table de travail, square Vermeuzen, les premières lignes tombèrent sur le papier.

Pendant deux ans, le “Livre” avait défini son parcours et, d’anneau en anneau, au printemps 2011, s’était approché du delta. Je restai pantois lorsque me parvint la nouvelle qu’une exposition rétrospective de Wölfler s’ouvrait, le 9 avril 2011, au musée d’Art moderne de Villeneuve-d’Ascq, situé dans le voisinage de Lille. C’est ce qu’on dit toujours : *Trop c’est trop*. Cela faisait quelques mois que *Le Fantôme* était là, sur mon bureau, terminé, mais la forme sous laquelle cette pensée taboue s’était établie dans mon univers, son *insistance*, le fait que l’image revienne tout le temps en s’imposant et que je ne parvienne pas à m’empêcher d’y succomber, que dis-je, que je me laisse saisir par elle, avait fait naître un malaise qui provoquait en moi une montée croissante d’adrénaline.

Il me semble que tout avait commencé en 1981, à Çankırı, durant les mois d’un rude hiver pendant lesquels j’avais rédigé *L’Ange nouveau*. La *relation* que j’avais vécue en partant d’une photo de Benjamin, que j’avais épinglée au mur de ma chambre contre lequel était appuyé mon bureau, m’avait rapproché de l’idée que cette relation avait invité notre propre *Çağrılmayan Yakub*², à nous tous, à la suite d’une telle situation d’intensité. Je n’avais évoqué ce sujet avec personne, en réalité, je n’étais pas enclin à être confronté à l’interprétation d’après laquelle les conditions m’auraient entraîné dans un tourbillon.

Cette *relation* s’éloigna. En créant son espace, son calendrier, sa pulsation. En chemin, elle se représenta

plusieurs fois, bien sûr, mais je lui fixai ses limites ; la plupart du temps. Je ne permis pas à un univers de visions de m'assiéger. Je me détournai de certaines d'entre elles, après les avoir frôlées. Je fis des variations sur l'image en passant des humains aux structures, des structures aux situations. Je crois que je me suis protégé ainsi contre l'envasement, dans un marécage et que j'ai réussi à me garder moi-même.

Il n'était pas possible que Wölffi vienne vers moi. Lorsque quelqu'un meurt, il ne laisse derrière lui ni esprit qui abrite une quelconque capacité de mouvement, ni déclaration de fortune, ni fantôme ; il disparaît complètement. Ce qui reste, ce sont les strates d'existence *que l'on peut se remémorer*, qui se sont accumulées dans les souvenirs et les mémoires jusqu'à la disparition de la dernière personne qui l'a connu. Il reste aussi les traces qu'il a laissées ici, susceptibles de provoquer son *évocation* par ceux, nombreux ou non, qui ne l'ont pas connu. Si nous avons rencontré, si nous avons croisé des traces ou des traces de traces, cela veut dire que nous sommes censés aller vers lui, ou que nous y allons.

La superstition... Eh bien, voilà ! C'est la couche souterraine qui aime intervenir sur ce point même de cette proportion d'expression. C'est comme si elle créait une ombre qui ne correspond pas au corps et sait faire un croc-en-jambe à la raison. À vrai dire, il n'y a rien d'étrange à ce que j'aie rencontré Wölffi, à ce que j'aie croisé les traces qu'il avait laissées. Wölffi fait partie des premières figures que doit rencontrer un individu qui entreprend de s'intéresser à l'art, à la folie, à ce qui est "hétéroclite". Dans mon désir de voir, de mes propres yeux, ce qu'il a produit, il faut trouver étrange que soit considéré comme excessif

mon voyage de Bâle à Lausanne, étant donné que les moyens étaient adéquats et que les conditions s'y prêtaient. On ne pourra pas s'étonner que la charpente de *Navette* se soit constituée lors de cette phase. *Et puis après, qu'est-ce donc qui s'est produit de plus?*

La rencontre qui se produit lors de notre séjour à Heidelberg est *intéressante*. Ce banal adjectif, je peux l'utiliser en faisant porter l'accent sur sa signification secondaire. Pourquoi est-ce vraiment trop, après un an et demi, que je tombe sur l'inauguration de l'exposition rétrospective et me trouve dans son voisinage, alors que c'était parfaitement possible que je sois au loin? Suis-je en train de commencer à rechercher un "signe", sous l'influence d'une superstition qui referait surface? Dans un penchant à rechercher la *réciprocité* dans la *relation*, peut-on déchiffrer une façon de se conduire adéquate pour un être *raisonnable*?

Le musée de Villeneuve-d'Ascq accueille, dans sa grande salle, l'une des collections d'art brut les plus conséquentes d'Europe. Dans une deuxième salle sont organisées les expositions temporaires. On ne trouvera rien de spécial ni d'étonnant à ce que le musée ait choisi Wölfli et, après de longues tractations avec les responsables de Berne, des années auparavant, ait organisé cette rétrospective ; bien au contraire, on peut dire que cette fixation sur Wölfli repose sur une politique de programmation totalement logique et fonctionnelle. Où puis-je me positionner dans l'équation posée? Je suis, sans aucun doute, bien conscient que je n'y ai pas ma place.

L'excès, depuis le début, depuis l'époque où j'avais lu *Tlön, Uqbar*³ (1974-1975), avait ouvert une sorte de "ligne occupée". Ce qui me préoccupait, ces

années-là, ce fut, si je ne me trompe, le miracle de l'*insistance* : pas tellement la raison pour laquelle je *revenais* vers lui, mais la question du *pourquoi* il revenait, ou il se pourrait que ce soit lui qui revienne vers moi. Cela s'emparait de mon esprit, par intervalle, dans le cadre d'une métaphysique de l'imagination pour laquelle, en réalité, je pensais n'avoir pas trop de talent (mais en était-il vraiment ainsi?). Les motifs d'un retour fréquent vers certains points, avec des interruptions, vers certains autres, apparaissent clairement : Leur contenu, leurs promesses, soit ne se sont, soi-disant, pas épuisés, soit sont largement productifs, votre esprit et votre imagination sont enveloppés dans le désir de parcourir une surface qui va du centre à la périphérie, vous vous adresserez au même endroit, pratiquement jusqu'à l'épuisement des potentialités. Je n'ai jamais rencontré quiconque qui n'ait, en aucune façon, ressenti le besoin de tourner la tête (ou de détourner le regard).

La *relation*, cependant, c'est autre chose. Savoir comment en parler est une énigme, au fond. Celui qui dit que la personne morte disparaît dans le néant, s'il continue, d'autre part, à tourner autour de la *relation bilatérale* qui existait entre eux, aura bien du mal – c'est le moins qu'on puisse dire – à donner la moindre explication. Moi, en tout cas, j'ai du mal à le faire. Comme cette "idée" dont je me gausserais facilement fonctionne *comme* un aimant, je sens en moi un réel malaise. La plupart du temps, nous cachons aux autres nos sentiments et nos idées sans fondement – se peut-il que j'aie dépassé l'âge ou la limite du sentiment de honte?

Il était inconcevable que Wölfli vienne vers moi. Et pourtant, il était venu. Ce n'est pas d'un pas physique

dont je veux parler ici, je ne pourrais d'ailleurs le faire, si je ne fais pas peser une sorte de dimension métaphysique sur l'état de continuité de la *relation*, comment vais-je définir mon problème? C'était la coïncidence de ma venue avec l'exposition de Heidelberg et, aussitôt après, la rétrospective, ces événements culturels qui n'avaient en soi rien de surprenant et les formes sous lesquelles elles étaient programmées, qui avaient frisé la superstition. Mon choix du 16 juin 2011, sans la moindre marque de conscience, avait porté la situation à son comble. Dans le train du retour, une nouvelle semence tomba. J'ai dû l'emporter dans mon sommeil, cette nuit-là car, tôt dans la matinée du 17 juin, ma plume produisait les premières lignes de *Ulu Ses* (La grande voix). Je vis, avec ces nouveaux maillons, que la chaîne continuait à s'allonger. Wölfli m'avait à nouveau convoqué à poursuivre cette route dont je croyais qu'elle avait abouti avec le triangle *Mekik/Sir/Kulak* (Navette, Secret, Oreille).

Le concept de "convocation" n'est pas tabou ici. Cet homme, mort bien avant ma naissance, ne pouvait m'avoir convoqué, pourtant, il l'avait fait. Ce que j'avais entendu n'était pas une voix, bien sûr : Je ne pourrais parler de signe, personne de sensé n'oserait suggérer que quelqu'un de mort possède la faculté, le don d'envoyer – j'étais prêt à dire des inepties – une *onde*, un courant électromagnétique, une espèce de nouvelle molécule dont on allait apprendre l'existence grâce aux expériences du CERN, une particule de souffle susceptible de se balader dans l'espace... Non, je n'avais, à vrai dire, nulle intention, nul penchant pour le délire. Si j'avais été appelé, alors, en définitive, je l'avais été. Il n'y avait aucun

facteur qui m'empêche de dire : "Je me suis assez occupé de Wölfli." *Si j'avais vraiment voulu* "trop" m'en occuper, alors la voie pour accomplir le nécessaire passait par Villeneuve-d'Ascq.

Nous avons fait deux fois coup sur coup le tour de l'exposition, Tül et moi, avons coincé un déjeuner entre les deux visites, sans abandonner le sujet, une fois à table. Vers la fin du repas, une pluie torrentielle s'est abattue sur la région. J'étais sorti sur le pas de la porte pour fumer et regardais dehors : On n'y voyait pas le bout de son nez. Une classe d'élèves du primaire trempés jusqu'à la moelle des os recherchait, dans ce vaste jardin, un lieu où se réfugier en poussant de petits cris aigus. Non, je n'allais pas déduire un sens quelconque à partir de cette pluie. Nous avons tué le temps un moment et les nuages porteurs de pluie, étant repartis aussi vite qu'ils étaient venus, nous sommes retournés au musée.

À l'époque où j'écrivais *Navette* j'avais, en fait, réuni la plupart de mes sources, mais connaître "l'œuvre" par des reproductions fait naître une forme de relation, en même temps incomplète et insuffisante. La rétrospective Wölfli réunissait le choix le plus large réalisé jusqu'à maintenant : Tout en parcourant à loisir dessins isolés de toute période, séries de dessins, pièces vitales choisies à partir de sa construction autobiographique imaginaire qui recouvre vingt-cinq mille pages, ainsi que les feuillets qu'il avait empilés et reliés entre eux, que l'on pouvait suivre sur de petits écrans et feuilleter un à un, nous prêtions l'oreille aux travaux sonores réalisés sur ses prétendues compositions musicales et tournions et retournions, moitié fourbus, moitié ivres, dans les labyrinthes faits de couloirs qui s'ouvraient sur

toutes les formes de lecture potentielle d'un monde intrinsèquement *inintelligible*.

Dans un coin un peu reculé de l'espace où se tenait l'exposition, avait été installée la reproduction de la cellule de Wölflî à la clinique de Waldau, en dimensions réelles. Au mur, était suspendue une photo, une reproduction à taille réelle de la fenêtre de la chambre qu'il avait habitée le plus longtemps, à l'intérieur de l'hôpital dans lequel il avait passé une grande période de sa vie, entre 1895 et 1930 et où il avait, dans une large mesure, réalisé son "œuvre", où s'ouvrait la vraie fenêtre qui laissait voir le même paysage. Wölflî avait fait un dessin destiné à recouvrir le plafond, face concave qui évoquait une coupole. Sur la reproduction du plafond dont, avec le temps, certaines sections avaient disparu, avait été placée une réplique de l'ensemble lacunaire qui subsistait de ce décor : C'est, peut-être, une honte que ceci ait provoqué en moi un plaisir plus grand que celui que me donnent le Tintoret ou Michel-Ange, mais je n'y pouvais rien.

Un peu plus tard, nous avons aperçu l'inscription qui avait été fixée au mur extérieur ; le passage était tiré d'une lettre que Wölflî avait écrite à la direction de l'hôpital : Après avoir achevé la "décoration" du plafond et l'avoir recouvert totalement, il avait eu l'idée fixe de recouvrir le sol d'un tapis ; il était naturel, autant que pitoyable, que celui qui n'avait jamais possédé de "maison" et n'avait jamais pu avoir ce sentiment de confort domestique, s'approprie la cellule dans laquelle il était enfermé, qu'il l'affectionne et se taille dans cet espace un *chez-soi* bien à lui ; tout le monde se laisse prendre quelque part par le désir de meubler la pièce dans laquelle il passe la plus grande

partie de sa vie, même les détenus et les fous. Tandis que l'hiver 1921-1922 approchait, Wölflli ressentait le besoin de la chaude présence d'un tapis. Quant à cette requête raisonnable, elle était une exigence particulière qui allait rendre les choses difficiles : Il désirait, en effet, que soient utilisés dans la confection de ce tapis les motifs de l'un de ses dessins ; il avait fait une recherche (?), on ne sait comment ; dans la lettre adressée à la direction de l'établissement, il lui faisait savoir qu'il ne se trouvait pas en Suisse d'atelier où il pourrait faire tisser un tapis, qu'il avait approfondi ses recherches à ce sujet et qu'il était parvenu à trouver la bonne adresse : Il avait trouvé la trace d'un atelier susceptible de tisser le tapis comportant les motifs de ses dessins. L'atelier en question était à Izmir.

À cet instant, le mot qui se trouvait dans le facsimilé, le nom de la ville qui était écrit de sa main sur le papier, se mit à tourner dans mon cerveau comme une vis folle – et ce mouvement allait durer des heures.

Lorsque j'écris, je n'ai généralement pas à l'esprit la présence du lecteur, car je sais que lorsque le texte sera achevé, son tour viendra. Certains textes, par contre, présentent des caractéristiques qui ont pour effet d'aboutir à ce que, lors de leur phase d'écriture, l'ordre soit détérioré ; un lecteur, ou plutôt des gens que je vais considérer comme *mon lecteur*, surgissent devant moi, ce sont des fantômes qui tournent autour de mon bureau, qui se campent derrière moi. Parmi eux, il en est que je connais, d'autres que je ne connais pas, auxquels je n'ai pas été présenté, je rassemble ceux qui ne sont pas encore arrivés à l'âge d'apprendre à lire et à écrire et ceux qui ne sont pas